

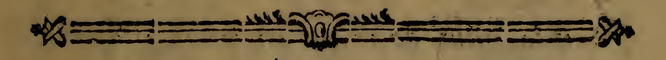
MÉDECINE
OCCULTE,
OU
TRAITÉ
DE MAGIE NATURELLE ET MÉDICINALE.

PAR MR. D. . . . , DOCT. EN MED.

Eprouvez toutes choses ;
Retenez ce qui est bon.
EPIT. AUX THESSAL.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1791.



PRÉFACE.

LA santé étant le fondement de tout le bonheur des hommes, on ne sauroit assez s'occuper de ce qui peut tendre à la conserver, & à la rétablir, lorsqu'on a eu le malheur de la perdre. La Médecine est non-seulement utile, elle est encore nécessaire : mais que cette science est loin du degré de perfection, qu'il faudroit qu'elle eut pour mériter le laurier dont elle se pâre à nos yeux ! que d'abus à détruire ! que de calculs d'intérêts à annuller ! que de choses à changer !

On voit toutes les sciences se perfectionner chaque jour, pourquoi faut-il que la Médecine pratique soit la seule qui ne gagne rien depuis des siécles ? Si le grand Hyppocrate reparoissoit dans nos Facultés médicales, il n'y trouveroit que de très-foibles écoliers. Qu'a-t-on donc fait depuis ce grand homme ? rien...;

Cela vient de ce que les médecins n'ont pas ſuivi une bonne route dans leurs travaux; en s'écartant de la Nature, ils ſont tombés d'erreurs en erreurs, & ils ont perdus du côté de la pratique ce qu'ils ont gagnés du côté de l'éloquence & du charlataniſme.

L'eſſai que Je publie contient de grandes vérités; puiſſe-t-il percer les nuages dont le couvriront la cabale & de fauſſes ſciences! Je parle pour l'intérêt de tous les hommes; ce motif eſt bien fait pour me donner le droit d'exiger qu'on me juge de ſang froid & ſans prévention.





MÉDECINE OCCULTE.

CHAPITRE I.

Sujet de cet ouvrage. Ce qu'on doit entendre par Médecine occulte.

> *ôtez nos funestes progrès,*
> *ôtez nos erreurs, & tout est bien.*
> J. J. Rousseau.

Il existe dans l'homme, comme dans les autres animaux, un instinct naturel qui lui fait rechercher sa propre conservation : c'est cet instinct, & non le hazard, qui le conduit à la découverte des médicaments dont il eut besoin pour rétablir sa santé. Voilà l'origine de la médecine.

Pendant qu'on n'écouta que cet inſtinct, pendant qu'on ne ſuivit que la médecine naturelle, l'art de guérir fut ſans doute plus ſûr, & moins compliqué ; les médicaments étoient moins dégoûtants ; ils coutoient moins, & n'expoſoient pas à tant de dangers ceux qui les avaloient.

Les premiers hommes ſe donnoient mutuellement les ſecours médicinaux : on ſavoit alors que telle ou telle plante guériſſoit telle maladie, comme on ſait à préſent que telle ſubſtance nourrit & ſert à faire du pain. On employoit un reméde fort ſimple, ſans s'occuper à chercher le grand *pourquoi* de la guériſon qui s'enſuivoit. L'art de ſe conſerver en ſanté, celui de la rétablir quand on l'avoit perdue, étant regardés comme des dons du Ciel, nul être ne ſe croyoit privé des connoiſſances rélatives à cet objet ; & le charlataniſme n'avoit point encore ouvert boutique.

Il ſeroit impoſſible de fixer, au juſte, l'époque où des hommes hardis & intéreſſés prirent pour la premiere fois l'état & le nom de guériſſeurs ; il importe peu de ſavoir quel eſt celui qui ſe donna le premier le titre impoſant de Médecin. Les Hiſtoriens nous diſent que ce fut un Dieu, qui voulut bien, par pitié pour les pauvres humains, deſcendre du trône céleſte, &

venir diſtribuer des drogues chez les malades. Ils font commencer la généalogie médicale par *Apollon* fils de Jupiter : enſuite vient le fameux *Eſculape*, nom pompeux dont s'honorent encore quelques phlébotomiſtes de village : on incorpore le *centaure Chiron* dans cette famille, on y compte des *Rois*, des *Prêtres*, des *Magiciens :* de cette tige illuſtre nâquit *Hippocrate*, qui engendra *Galien*, Galien engendra des milliers de *faiſeurs d'ordonnances*, qui en engendrerent à leur tour un ſi grand nombre qu'il en reſte encore parmi nous.

Ceux qui ſe livrerent particuliérement à la ſcience de la Médecine, ne fûrent d'abord que d'attentifs obſervateurs; guidés par des expériences ſouvent repétées, ils ne s'attendoient peut-être pas que leurs deſcendans négligeroient un jour ces obſervations pour bâtir des ſyſtêmes, & pour enfanter des théories dont les propoſitions ne ſont pas moins obſcures que le ſtile. Au lieu de continuer les études médicales auprès du lit du malade, on fonda des univerſités; & c'eſt dans ces écoles qu'on décidoit, par des *atqui* & des *ergo*, comment la nature devoit ſe conduire dans telle ou telle maladie. On écrivit bientôt des aphoriſmes par leſquels la fiévre devoit s'annoncer de telle maniere : la choſe

n'arrivoit-elle pas dans la pratique comme on le voyoit dans la théorie? tant pis pour le malade. Le Docteur n'avoit rien à se reprocher, puisqu'il avoit suivi les préceptes de son art.

Il étoit si difficile à l'homme de faire une science raisonnée de l'art de guérir que, dès qu'il paroissoit un système, un autre venoit bientôt le détruire pour tomber à son tour; & l'on observe que, quoique toutes les connoissances humaines se soient perfectionnées, la médecine pratique n'a rien gagné d'utile depuis les travaux d'Hippocrate. Les bons guérisseurs de nos jours ne sont que des empiriques; mais, ce nom passant parmi nous pour une injure, on aime mieux ne pas guérir ses malades, & porter le nom pompeux de Docteur.

On ne doit pas être surpris que tant de gens aient recours, lorsqu'ils sont malades, à des charlatans plutôt qu'à des Médecins; c'est qu'il est souvent arrivé que les premiers guérissoient sans savoir pourquoi, tandis que les derniers n'operoient rien d'utile en paroissant beaucoup savoir.

Il est constant qu'un bon Médecin ne peut se former que par l'usage. La Médecine étant fille de l'expérience, c'est à la pratique à la perfectionner, & non à la théorie. Examinons la con-

duite des Médecins, lorſqu'ils ſont appellés dans une épidémie: ce n'eſt pas par leurs aphoriſmes, par leurs préceptes, &c., qu'ils parviennent à arrêter le fléau; ils appliquent différents remedes, ils en obſervent les effets divers, & ce n'eſt qu'après avoir ſacrifié quelques victimes, qu'ils connoiſſent & la nature du mal & le remède. Les Médecins inſtruits par la pratique, ſurpaſſent infiniment ceux qui ne s'attachent qu'à de vains raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies, parce qu'elles ne ſe guériſſent point par la ſpéculation, mais par des remédes propres que l'expérience & l'uſage ont fait découvrir.

Ouvrons les pharmacopées, les *matiéres médicales*, nous voyons qu'une grande partie des médicaments dont on ſe ſert encore de nos jours, ne nous ont point été donnés par des Médecins. On ſe ſert avantageuſement des baumes de *le Liévre*, de *Feuillet*, de *Fioraventi*, de *Vinceguerre*, &c.; des remédes de Mademoiſelle *Stéphens*, de l'eau de Madame *la Vrilliére*, des gouttes du *Général de la Motte*, de la poudre de *St. Ange*, de la poudre de la Comteſſe de *Kent*, des priſes du Chevalier de *Godernaux*, & de pluſieurs autres remédes, dont les inventeurs ne s'aſſirent jamais ſur les bancs médicaux. Ne pourroit-on pas conclure de là qu'un

Médecin & un guériſſeur ſont deux, & que les arguments de tous les docteurs ne valent pas le baume de quelques empiriques ?

Quelle que ſoit l'amour propre de l'homme, il eſt obligé, dans plus d'une circonſtance, de convenir que ſa raiſon, ſes études, ſes connoiſſances, ſon génie enfin, ne peuvent pénétrer dans les ſecrets de la Nature. Les Docteurs ont beau s'étourdir ſur le brillant & la ſubtilité de leurs diſſertations, ils ſavent rarement comment ils guériſſent leurs malades. Demandez-leur pourquoi l'opium fait dormir, ils vous feront la réponſe que *Molière* a mis dans la bouche de *Thomas Diafoirus*; dites-leur de vous expliquer comment le *quinquina* guérit certaines fiévres; c'eſt, répondront-ils, par la raiſon qu'il eſt *antifébrifuge* ? Ils ne vous ſatisferont pas mieux ſur l'action du mercure dans le corps d'une proſtituée ; & tout leur galimathias ſcholaſtique n'eſt qu'un voile que tendit l'intérêt pour cacher l'ignorance.

Ces réflexions ſuffiſent pour prouver que la théorie s'applique rarement avec ſuccès à la pratique. On voit que la découverte de la plupart des remédes ne fut pas toujours le fruit des études, & que ſi l'art de guérir a quelque choſe d'utile, il le doit à l'obſervation & à l'expérien-

ce. Mais quelques vraies que ſoient les vérités que je viens d'établir, on m'oppoſera ſans doute, pour plaider en faveur de la Médecine regardée comme ſcience, les découvertes Anatomiques, Phyſiologiques & Chimiques. Je ſuis loin de blamer les Savants qui ont conſacrés leurs veilles & leurs travaux à ces objets; je ne crois cependant pas que perſonne me démontre que ces connoiſſances aient amené d'heureuſes révolutions dans la pratique. On connoît parfaitement la ſtructure de nos corps; on calcule, à peu de choſe près, la quantité de nos humeurs; on analiſe toutes les productions de la Nature; & malgré toutes ces belles découvertes, l'épilepſie, l'apoplexie, l'éthiſie, la goutte, le cancer, les écrouelles, & mille autres maux ſont toujours regardés comme incurables par Meſſieurs les Médecins.

Après avoir démontré l'incertitude de la théorie médicale, je vais m'attacher à faire voir quelles ſont les reſſources qui reſtent à l'homme malade. Il s'agit de fouiller dans les archives de la Médecine, d'y laiſſer ce tas de pompeuſes ordonnances, le fruit de l'intérêt, de l'orgueil & de la ſottiſe; d'en ſéparer, & d'en retirer quelques médicaments, dont l'efficacité eſt reconnue d'après l'obſervation de pluſieurs ſiécles. On aura

par ce moyen un recueil de bons remédes : médecine pratique qui ſera d'autant plus utile qu'elle ſera à la portée de tout le monde ; par elle, on parviendra, ſans beaucoup de travail, à la connoiſſance des maladies & des moyens de les combattre.

Ce n'eſt point l'eſprit de ſyſtème qui m'engage à publier cet ouvrage, c'eſt l'eſpoir d'être utile qui me guide dans cette démarche. J'ai vu que les traités de Médecine ſe multiplieroient envain, ſi l'on ſuivoit toujours la même route ; on marcheroit d'erreurs en erreurs, ſans eſpoir de ſortir des ténébres. Chaque Docteur répéte les aphoriſmes de ſon maître depuis des ſiécles, & c'eſt encore le *vieillard de Cos* (*) qui fait la Médecine parmi nous.

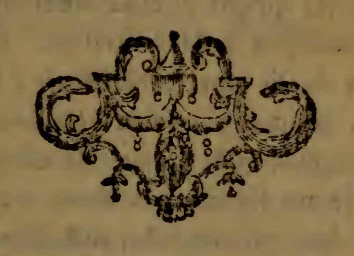
Je donne à la pratique médicale que j'annonce, le nom de *Médecine occulte*, parce qu'il ſeroit impoſſible d'expliquer l'action des remédes qu'on y trouve, dont l'efficacité eſt cependant inconteſtable. J'ai encore voulu lui donner ce nom, parce qu'elle différe bien des autres traités médicinaux, ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique.

(*) Hippocrate.

Je m'attends au jugement que quelques perſonnes porteront de cet ouvrage; mais, que font les cris de l'ignorance à celui qui ne travaille que pour le bien public ! Mon but unique eſt de ſoulager l'humanité ſouffrante, d'empêcher l'homme foible & crédule d'enrichir les Docteurs & les Apothicaires au détriment de ſa ſanté, & de ramener parmi nous la Médecine naturelle.

Claude ſcholas, Galene, tuas, ſatis occiſorum eſt;
Ohe, jam ſatis eſt, plena ſepulchra ſonant.

VANHELMONT.



CHAPITRE II.

Des maladies ; de leurs causes ; & de leurs effets.

Il ne faut pas se livrer aux fictions, ou donner carriere à l'imagination ; mais il faut trouver ce que la Nature fait, ou ce qu'elle souffre.

BACON.

LA connoissance des maladies n'est point aussi difficile qu'elle doit le paroître, en lisant les divers traités qu'ont publiés différents Médecins, sur les maladies & leur division. *De Sauvages*, dont on ne lit plus la Nosologie, les divise par milliers. Tout cela ne sert qu'à étourdir les jeunes Médecins, qu'à tromper la crédulité des malades. Je ne suivrai pas dans cet ouvrage la marche dont on ne s'est point détourné jusqu'à ce jour ; les mauvais succès de la pratique ordinaire sont une preuve de la fausseté de la théorie des écoles.

Quelque nouveau que soit mon systême sur les maladies, quelque singulier qu'il paroisse au

premier coup-d'œil, on ne doit point le condamner, si la pratique qui en résulte, est plus avantageuse que celle qu'on a suivi jusqu'à présent. Je ne compte sur la validité du raisonnement que je vais faire sur les causes des maladies & la maniere de les guérir, que parce qu'il est le fruit de l'observation & de l'expérience : j'oppose des cures à tous ces aphorismes qu'on n'a que trop longtems suivi & répété.

La maladie est un état dans lequel une ou plusieurs fonctions du corps sont lésées. Cet état présente une infinité de symptômes, il produit divers effets dans notre machine. Quoique la maladie se manifeste par des symptômes différents, dans chaque cas & dans chaque individu, il est inutile de diviser les maladies d'après cette variété.

La connoissance des maladies peut seule conduire le guérisseur à porter des secours utiles; les médecins ont bien senti cette vérité. Mais, en voulant étudier les maladies, ils n'ont fait qu'en multiplier les especes; & leur savoir se réduit à en donner, dans leurs livres, une nomenclature infinie.

Je divise les maladies en trois classes. Cette division n'est point systématique; elle sert à con-

duire le Médecin dans l'adminiſtration des médicaments (*). Cette diviſion eſt marquée par la Nature elle-même: on n'a, pour ſe convaincre de cette vérité, qu'à réfléchir ſur les cauſes & les effets des maladies.

De ces trois claſſes, partent diverſes eſpeces de maladies qu'on déſignera, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, par des noms tirés de l'organe ou de la partie affectée; on ſuit en cela l'uſage reçu, parce qu'il eſt naturel & néceſſaire. Mais revenons à la diviſion premiere des maladies; expliquons comment & pourquoi cette diviſion ſe réduit à trois claſſes. J'ai avancé que la diviſion des maladies que je propoſe, eſt marquée par la Nature elle-même; il me reſte à le démontrer; voici mes preuves.

Les cauſes originaires des maladies ſont trois. Elles agiſſent continuellement ſur nous, même en

(*) On trouve, à la fin de ce chapitre, une table méthodique des claſſes & des eſpeces de maladies. A l'aide de ce tableau [qui ne reſſemble pas à ceux que les Médecins copient depuis des ſiécles] chaque perſonne pourra en peu de tems prendre des connoiſſances médicales beaucoup plus ſûres & moins obſcures que celles qu'on a publié juſqu'à préſent.

en état de ſanté ; nous ne devenons malades que lorſque nos corps ne peuvent leur réſiſter.

ARTICLE I.

La premiere de ces cauſes a été ſoupçonnée des anciens ; mais, quelque vrai que fut le ſyſtême d'*Aſclépiade*, il fut bientôt renverſé par d'autres, & la vérité fut plongée dans les ténébres (*). Cette cauſe, que je vais expliquer, produit différentes infirmités qui conſtituent la premiere claſſe des maladies auxquelles nos corps ſont ſujets.

Perſonne n'ignore qu'il ſe trouve une infinité prodigieuſe de trous imperceptibles [on les appelle pores] dans le tiſſu de la peau, & même des membranes qui tapiſſent intérieurement tous les viſcéres. L'exiſtence des pores abſorbans eſt prouvée par pluſieurs expériences, car lorſqu'on ſe baigne, l'excrétion de l'urine eſt augmentée ; le mercure pénétre par le moyen des frictions ; des

(*) Cet *Aſclépiade*, en frondant toutes les ſectes médicales, ſans épargner celle d'*Hyppocrate*, s'attira beaucoup d'ennemis ; auſſi ſa doctrine ne put-elle réſiſter à la cabale. Les Médecins de ſon tems devoient furieuſement lui en vouloir ; car il oſoit dire que *leur art n'étoit que la méditation de la mort.* Cette plaiſanterie ne pourroit-elle pas ſe répéter même de nos jours ?

emplâtres mis fur le bas-ventre purgent & tuent les vers. Ces pores, quoique invifibles, étant toujours ouverts, il s'y introduit des miafmes ou corpufcules qui forment diverfes maladies, lorfqu'ils en obftruent le paffage, ou qu'ils font d'une qualité nuifible. Cette obfervation fimplifie fingulièrement la théorie médicale. Beaucoup de fièvres ne font que l'effet de la caufe que je viens de défigner; auffi la *fueur*, les *pétéchies*, un *froid* extérieur accompagnent-ils le plus fouvent une grande partie des maladies fébriles. On voit par ces fymptômes quelle eft la partie qui eft principalement affectée; & la Nature, en montrant par quelle voye l'on doit tenter l'évacuation de la matiere morbifique, découvre en même tems le lieu par lequel elle s'eft introduite.

L'introduction des miafmes dans les pores, n'affecte & ne dérange l'économie animale, que lorfque ces miafmes ou corpufcules gènent le cours des humeurs par leur quantité, ou les vicient par leur qualité. De cette caufe dérive une infinité de maladies qu'il feroit inutile de nommer, mais qu'on trouvera dans la premiere claffe fur le tableau des maladies qui eft à la fin de ce chapitre.

Il eft important qu'on connoiffe les maux qui naiffent de cette caufe, parce qu'il faut les com-

battre par des remedes qui leur sont propres, & qui seroient sans effet dans tout autre cas. Les topiques, les remedes extérieurs suffisent pour guérir les maladies de cette classe : les médicaments internes sont alors inutiles, & même dangereux. Par mon systême, on explique comment l'électricité guérit, sans autre secours, des infirmités qui faisoient depuis longtems le désespoir des malades, & la honte des Docteurs.

En réflechissant sur ce que je dis sur les causes des maladies, en combinant la théorie que j'en donne dans ce chapitre, on verra que si les maladies sont quelquefois incurables, ce n'est que parce qu'on ne sait pas en voir la cause, & que le guérisseur se laisse induire en erreur par de faux principes. C'est en vain qu'on saigneroit, purgeroit, feroit vomir, &c., dans les maux de cette classe ; on ne fait alors que fatiguer le malade, qui succombe bientôt s'il n'est pas robuste, ou qui, du moins vient toujours aux portes du tombeau : on ne soupçonne pas que tous ces dégats ne sont que l'effet de la médecine ; on lui fait, au contraire, tous les honneurs d'une cure qu'on trouve surprenante.

C'est par des applications extérieures qu'on parviendra à rétablir les fonctions dans un corps

qui fera affecté des maladies qui doivent leur origine à la caufe dont je traite dans cet article. Les Médecins ordinaires ont donc tort de s'écrier contre de certains médicaments qu'ils ne regardent fans vertus que parce qu'on ne les avale pas. On trouvera quelques recettes de ce genre dans le chapitre où je traite de la maniere de combattre les maladies. J'ai cru qu'il étoit néceffaire, avant que de divulguer ou publier des médicaments, de donner un petit abrégé de ma théorie médicale, fur laquelle je m'étendrai cependant fort peu par des raifons particuliéres; j'en dis affez pour mettre le lecteur à portée de faifir la vérité de mon fyftême, de le méditer, & le fuivre. Paffons à la feconde claffe.

ARTICLE II.

Une autre caufe originaire des maladies [de celles qui conftituent, felon mon fyftême, la feconde claffe], c'eft le mouvement déréglé du principe vital, de ce feu qui anime l'homme. Cette caufe produit des maux bien diftincts, de ceux que fait naître celle dont j'ai parlé dans l'article précédent. Dans cette feconde claffe, on doit ranger tous les maux qui nous viennent de quelque paffion violente; cette claffe eft plus étendue qu'on ne penfe: elle comprend les maladies

de l'eſprit , dont on n'eſt pas longtems affecté ſans avoir tout le corps malade.

Sous quelques ſymptômes que ſe préſentent les maux de cette claſſe, il eſt aiſé de ſe perſuader que toutes les compoſitions des Apothicaires ſont & doivent être ſans ſuccès. L'Auteur du magnétiſme a bien ſenti cette vérité, & ſa pratique eſt heureuſe dans plus d'un cas (*) : ce n'eſt que par les paſſions qu'on peut remédier aux paſſions.

Il eſt difficile que je donne la maniere de traiter les infirmités de cette eſpece. Je me contente de dire que c'eſt par la confiance, par la diſſipation, par des preſtiges, par quelques topiques,

(*) Quelque ridicule qu'on ait jetté ſur Mr. *Meſmer*, ſa méthode de guérir eſt ſalutaire dans plus d'une circonſtance : il ne s'eſt trompé qu'en ce qu'il a cru ſon remede univerſel. Je me fais un plaiſir de dire que je lui dois la connoiſſance que j'ai dans le traitement de quelques maladies. Je ſuis parvenu, en combinant ſon ſyſtême, à m'éclairer ſur des points fort intéreſſants. Si j'ai montré de l'humeur contre lui, dans quelques-uns de mes écrits, c'eſt qu'il voulut dans un tems nous donner ſa découverte pour toute autre choſe que ce qu'elle eſt. Je penſe que les recherches de ſes ſectateurs ne ſont pas inutiles.

&c., qu'on peut remédier aux maladies que je range dans la feconde claſſe, ainſi que vous le verrez dans le tableau qui eſt à la fin de ce chapitre.

ARTICLE III.

Il y a une cauſe de maladies, qui réſide toujours en nous; cauſe qui n'auroit jamais exiſté, ſi l'homme ne paſſoit par les différents âges qu'il parcourt juſqu'à la mort. Cette cauſe eſt néceſſaire; elle eſt elle-même ces efforts qui nous mènent de l'enfance à la jeuneſſe, de la jeuneſſe à la virilité, enfin à la vieilleſſe.

Je comprends, dans cette troiſieme & derniere claſſe des maladies, tous les maux qui peuvent ſurvenir par rapport au changement d'être, que l'homme a à ſubir pour ſon accroiſſement, dans ſon état, & ſa décrépitude. Ces maux ſont infinis; c'eſt la rétention du *meconium*, la pouſſe des dents, les vers, les convulſions, la rougeole, & la petite vérole dans les enfants; c'eſt la fermentation du ſang dans les jeunes garçons, & l'époque des régles dans les filles; ce ſont les années climatériques dans tous les ſexes. Voyez le tableau méthodique.

Cette claſſe de maladies eſt la ſeule dans la-

quelle on puiſſe adminiſtrer des remèdes internes; la raiſon en eſt bien ſenſible; par la cauſe qui les fait naître.

TABLEAU MÉTHODIQUE

Des claſſes & des eſpeces des maladies.

PREMIERE CLASSE.

Maladies ex-abſorbées.

Je donne à ces maladies le nom d'*ex-abſorbées*, parce qu'elles reconnoiſſent pour cauſe originaire des miaſmes qui, en s'introduiſant dans les pores, ont dérangé quelques fonctions, par leur quantité, ou leur qualité. On voit que ces maladies peuvent ſe manifeſter ſous une infinité de ſymptômes.

Fiévres de toutes eſpeces.
Dartres.
Galle & autres affections cutanées.
Toutes les maladies contagieuſes.
Le mal vénérien.
L'éryſipele.
Les engelures.
La toux.
L'aſthme.
L'hidropiſie.
Les vers.
L'apoplexie ſéreuſe, &c.

Enfin, toutes les maladies qui, quoique pouvant ſe trouver dans les deux autres claſſes, re-

connoiſſent les miaſmes dont j'ai parlé pour cauſe morbifique. Il ne ſera pas difficile de reconnoître la préſence ou l'action de l'une ou l'autre des trois cauſes, c'eſt-à-dire de bien claſſer les maladies, ſi l'on obſerve le tempérament, l'âge du malade, & la ſaiſon de l'année. J'ai mis dans cette claſſe l'apoplexie ſéreuſe, & non la ſanguine, parce que celle de cette derniere eſpece n'a jamais pour cauſes que celles qui dominent dans la deuxieme & troiſieme claſſes.

SECONDE CLASSE.

Maladies Névrorganiques.

Ce ſont les maladies que l'on a appellé juſqu'à préſent *maladies de l'eſprit.* Je comprends ſous ce nom tous les maux auxquels elles peuvent donner lieu.

La dénomination que je leur donne, leur convient d'autant mieux que les paſſions n'affectent nos corps que par le reſſort des fibres nerveuſes qui portent une commotion dans le cerveau, & de là dans toute l'économie animale.

Fiévres de toute eſpece.

L'apoplexie ſanguine.

La paralyſie.

L'étiſie.

La mélancholie.

La paſſion hiſterique.

Les maladies convulſives.

La folie, &c.

TROISIEME ET DERNIERE CLASSE.

Maladies Conſtitutionnelles.

Je les nomme ainſi par la raiſon qu'elles ſont un effet des efforts que la Nature fait pour nous perfectionner, & nous conſerver juſqu'à la mort.

Ces efforts ne deviennent des maladies que lorſque nos corps ne peuvent réſiſter à ces chocs.

Ici le mot *conſtitutionnel* n'eſt pas pris dans le ſens que les écrivains de Médecine lui donnent dans la diviſion des maladies.

La dentition.
La petite vérole.
La rougeole.
Les hémorragies.
Les menſtrues ſupprimées, ou trop abondantes.
Les fauſſes couches.
Les ſuites des couches.
Les fiévres de toute eſpece.
L'apoplexie ſanguine.
La goutte.
La pierre.
L'hydropiſie, &c.

Toutes les maladies peuvent ſe ranger, ſelon leur eſpece, dans les trois claſſes que je viens de nommer; cette diviſion n'eſt pas difficile à ſaiſir, puiſque j'ai rangé les principales dans mon tableau méthodique. En ſuivant l'ordre que j'indique, on arrive à une théorie plus claire, & à une pratique mieux entendue.

Tous nos maux partent de l'une des trois cauſes

dont j'ai parlé. La maladie eſt ſimple, s'il n'y a qu'une cauſe qui agit ; elle eſt compliquée dans un cas contraire ; ce qu'il eſt important de ſavoir pour placer les remedes à propos.

Quant aux maladies chirurgicales, elles peuvent ſe trouver jointes à celles de l'une ou l'autre des trois claſſes. Comme on entend par ces maladies celles qui exigent l'opération de la main, il eſt rare qu'on ait beſoin de recourir à la cauſe premiere pour porter des ſecours utiles. Je ne les ai pas claſſé dans mon ſyſtême, je me contente de donner, en ſon lieu, quelques remedes pour des abſcès, ſoit internes, ſoit externes, & pour quelques autres maladies.

Quelque imparfait que ſemble le tableau précédent, il doit ſuffire pour donner une idée de la juſteſſe de mon ſyſtême. Le chapitre ſuivant ſera bien mieux ſentir ſon utilité, puiſqu'on y verra qu'à l'aide de cette théorie, on peut connoître les maladies auxquelles telle ou telle perſonne ſera ſujette, & même en prédire l'époque ; on imagine facilement combien ce point eſt eſſentiel, puiſqu'alors on eſt à portée de prévenir les maladies.

CHAPITRE III.

Des maladies ; des tempéraments ; & du pronostic.

Avant que d'entrer chez les malades, faites en sorte de savoir ce que vous y devez faire ; car la plupart ont plus besoin de secours que de raisonnements. Il faut donc prédire les événements que l'expérience apprend à connoître ; cela est facile & comble de gloire.

HIPPOCRATE.

C'EST en vain qu'on s'attacheroit à étudier la Nature & la différence des maladies dans les livres ; ces connoissances ne peuvent s'acquerir qu'auprès du lit du malade. Il faut d'abord observer la Nature ; on raisonne ensuite suivant ce qu'on a vu. Ce n'est que par de tels procédés qu'on peut donner à une théorie quelconque le degré de perfection dont elle est susceptible.

Chaque malade se trouve dans un état différent, & son mal s'annonce sous divers signes, suivant que la maladie sera plus ou moins longue : un observateur attentif lit & voit d'avance

quelle en ſera l'iſſue par les attitudes du malade; par ſon viſage, par l'inſpection de quelques excrétions, &c. Cette étude ne s'acquiert, comme je viens de le dire, que par l'obſervation; il eſt donc très-difficile de donner des préceptes à ce ſujet. Lorſqu'on ne poſſéde pas les connoiſſances de ce genre, on n'eſt point en état de porter des ſecours utiles: on ne peut agir qu'en tâtonnant; & ce n'eſt qu'à la fin de la maladie qu'on ſait ſi elle étoit *bénigne* ou *maligne*.

Pour être utile au malade, il eſt néceſſaire de ſavoir la cauſe de ſon mal; ce qu'on apprend par les effets qu'on obſerve. Il faut auſſi diſtinguer ſon tempérament, ſon ſexe, & ſon âge. En réfléchiſſant ſur ce que j'ai dit des cauſes des maladies, en approfondiſſant mon ſyſtême, les cauſes ne ſont pas ſi cachées qu'on l'a penſé juſqu'à préſent.

Ce qu'on a dit des tempéraments n'eſt pas, j'oſe le dire, moins erroné que le ſont la plupart des théories médicales. L'idée de les diviſer en *ſanguin*, en *bilieux*, en *pituiteux*, &c., eſt venu de l'opinion que quelques anciens avoient, que de certaines humeurs dominoient toujours dans notre machine : cette fauſſe théorie ne répondant pas à ce que fait la Nature, on diviſa encore ces tempéramens à l'infini; on en fit de

ſanguino-bilieux, de *pituito-bilieux*, de *pituito-ſanguins*, &c. ; enfin ne ſachant plus comment les diviſer d'après ce ſyſtême, on a fini par dire qu'il y a autant de diverſité dans les tempéraments que dans les phiſionomies. A quelle concluſion peut mener une telle théorie ?

Je ne diſtingue que deux ſortes de tempéraments. Je donne à l'un le nom d'*humoral*, à l'autre celui de *nerval* (*).

Le tempérament que je nomme *humoral*, ſe trouve dans toutes les perſonnes dont la fibre eſt ſouple, molle, & chez leſquelles il y a une quantité de fluides, ce qui ne ſe trouve pas dans le tempérament *nerval* : car les gens, qui ſont de ce dernier, ont la fibre roide, facilement irritable, & peu humectée. La différence des tempéraments ne vient point, ſelon moi, de la Nature, ni de la qualité des fluides, mais de leur quantité.

Ceux qui ſont d'un tempérament *humoral*, ne ſont guères ſujets aux maladies de la premiere & deuxieme claſſe ; ils ne ſont attaqués que de

(*) Le mot de *nerval*, dont je me ſers, n'eſt peut-être pas d'uſage dans notre langue. Mais je l'emploie, parce-qu'il déſigne mieux qu'un autre l'idée que j'ai ſur la Nature & la différence des tempéraments.

celles de la troisieme ; ils ne s'en tirent même qu'avec peine. On trouve la raison de ce que je viens de dire, en réfléchissant sur la cause originaire des maladies, sur leur action, & sur la combinaison des principes dont nos corps sont composés.

Le tempérament *nerval* rend sujet aux maladies de la premiere & seconde classes, par la raison que les fluides sont en petite quantité, & que la fibre est très irritable : les pores sont alors plus ouverts : les nerfs sont plus délicats. L'époque des années *climatériques* arrive & passe sans danger chez les gens de ce tempérament ; ils ne connoissent que peu les maladies que j'ai nommé *constitutionnelles*.

Après ce que j'ai dit sur la cause originaire des maladies & sur les tempéraments (*), il ne sera pas difficile d'apprendre à connoître & distinguer les maladies : mais, je le répéte, cette théorie veut être étudiée, & méditée auprès des malades ; c'est l'expérience & l'observation qui en démontreront la certitude & l'utilité.

(*) Quelques personnes trouveront, peut-être, que je me suis peu étendu en dissertations sur ma nouvelle théorie : mais je préviens le lecteur, que je n'écris point pour ceux qui ne lisent que, comme l'on dit, en courant.

Quand on arrive auprès d'un malade, il ne faut pas se contenter de lui tâter le pouls, ni de l'interroger sur ses infirmités : celui qui observe attentivement, trouve sur la figure & la position du malade des signes qui ne sont jamais équivoques. Ceci demanderoit de longs traités pour se faire comprendre ; mais observez, & vous vous y connoîtrez. C'est d'après les symptômes du mal, les excrétions du malade, son âge, son sexe, son tempérament ; c'est par la saison de l'année, la connoissance du climat, qu'on distingue & qu'on guérit une maladie.

La plupart des maladies ne devenant dangereuses que par la conduite qu'on tient à l'égard des malades, il est important de dire quelque chose sur cette matiere. La Nature indique presque toujours ce qu'on doit faire dans tous les cas ; l'appétit n'attend pas l'ordre du médecin pour ne plus se faire sentir, dès que les premieres voies sont farcies de mauvaises humeurs ; qu'on présente alors des mets au malade, sa main les repoussera bientôt. S'apperçoit-on que la Nature demande des *opiates*, des *vomitifs*, des *purgatifs* dégoûtants ? Non ; la diéte est seule indiquée ; le malade a soif, donnez-lui de l'eau. Beaucoup d'incommodités deviennent dans la suite dangereuses, parce qu'on a voulu *médica-*

trer le malade. [J'ai annoncé cette vérité dans un ouvrage intitulé : *Le Médecin Philosophe* (*) ; mais les journaux de Médecine , les feuilles de Messieurs les Docteurs , montrerent de l'humeur ; on cria à *l'ignorance* ; on déchira ma pauvre brochure ; on n'épargna pas l'Auteur , qui , comme on le voit , ne s'est pas détourné de son chemin : la colère de ses confrères ne lui fera jamais perdre de vue le bien de l'humanité.]

Il se trouve, malheureusement, quelques circonstances où le régime le plus exact ne peut rien ; il faut, tant qu'on le peut , n'employer alors que des remedes extérieurs. [On trouvera différentes recettes de cette espece dans les chapitres cinquieme & sixieme]. Il y a peu de cas où l'on puisse donner avec succès des remedes internes. On trouvera dans les chapitres suivants les instructions nécessaires pour administrer des médicaments dans toutes les maladies.

Lorsqu'on

(*) Imprimé à Paris en 1787.

Messieurs les rédacteurs de l'année littéraire, qui ne sont probablement pas de la Faculté de Médecine, ne furent pas du sentiment des autres journalistes ; comme amis de l'humanité , & juges désintéressés , ils applaudirent à mes vues.

Lorſqu'on eſt en état de porter des ſecours utiles à un malade, lorſqu'on ſait le guérir ; on ſait auſſi dès les premiers jours de la maladie, ſi elle ſera de longue durée ou non : un vrai Médecin ne ſauroit ſe tromper ſur le pronoſtic. Il y a des ſignes certains de vie ou de mort ; *Hyppocrate* nous a laiſſé de bonnes obſervations à ce ſujet ; mais nos Médecins, qui ne croient qu'à ce qu'ils peuvent expliquer, ne font plus attention à ces ſignes, ils nient les jours critiques ; ils ne regardent pas s'ils ſont pairs ou non, & les malades meurent ou ſe ſauvent ſans que leurs docteurs ſachent *comment* ni *pourquoi*. On ne peut porter un pronoſtic certain que lorſqu'on connoit le tempérament du malade ; on part de ce point de vue pour examiner les excrétions ; un praticien exercé tire des indices de tous les ſignes. Cette étude eſt longue, il eſt vrai, mais elle conduit à une ſcience certaine & utile. Il y a non-ſeulement des ſignes qui montrent quelle ſera l'iſſue de la maladie ; il y en a auſſi qui prédiſent les infirmités dans un être qui eſt en état de ſanté. Je dis plus, on lit, encore, ſur l'extérieur de tous les hommes, la nature de leur caractere, leurs inclinations, &c. C'eſt à tort qu'on regarde la ſcience de la phiſionomie comme une chimère ; ceux qui penſent

ainſi, ne ſe ſont jamais donné la peine de faire des obſervations; on traite cette ſcience de ſottiſe, parce qu'on ne ſe doute pas de ſes principes. Ce que j'ai dit, de la cauſe originaire des maladies, & des tempéraments, peut mettre toute perſonne à même de pénétrer peu-à-peu dans les ſecrets de la Nature.



CHAPITRE IV.

De l'influence des opinions religieuses sur la Médecine pratique.

Dieu est notre espérance & notre force, il nous a secouru puissamment dans nos plus grandes afflictions.

PSEAUME XLV.

QUELQU'ENTHOUSIASMÉ qu'on soit de la Médecine, on ne sauroit nier qu'il y ait beaucoup de circonstances dans lesquelles elle est sans succès. Un malade est tourmenté par de violentes douleurs; on court au Médecin qui court à l'Apothicaire; les remédes arrivent en foule; souvent le mal ne fait qu'empirer malgré tout cela. Le malade se désespere; le Médecin rève; les assistans pleurent; qui le consolera? Sans s'impatienter de l'impuissance de l'art, s'il éleve ses regards vers le Ciel, s'il parle à son Dieu, le malade sent bientôt un rayon d'espoir qui le ranime; il puise alors des motifs de consolation dans sa religion; une foi vive & constante peut même le délivrer de ses maux.

.. Les écrivains, qui se sont fait gloire d'insulter à l'Etre Suprême & au culte que nous lui rendons, n'ont apparemment vû l'homme que dans la prospérité. Ah ! que l'idée d'un Dieu bienfaisant est chère à tous ceux qui souffrent, ou qui voient souffrir leurs semblables ! Qu'un ministre de la religion me semble intéressant & utile, lorsque je le vois auprès du lit d'un malade !

Il n'est pas difficile de prouver qu'il y a une infinité de maux contre lesquels la religion seule offre des secours. *Non est in medico semper relevetur ut æger.* . . . Elle aide de plus à hâter la guérison de toutes les maladies ; car un malade, qui se désespere, ne fait qu'agraver son mal ; le désespoir augmente le cours des liquides, enflamme le cerveau ; delà le délire & souvent la mort.

L'espoir est le plus grand de tous les remedes ; il n'y a point de Médecin qui n'ait fait cette remarque. Où trouve-t-on cet espoir, si ce n'est dans la religion ? Celui qu'elle offre, ne se borne pas même aux misères de cette vie.

La religion est, non-seulement, avantageuse à l'homme malade, elle ne lui est pas moins utile en état de santé. C'est par elle qu'il apprend à

fuir les excès de tout genre; car les préceptes de morale & de religion ſont auſſi des préceptes de ſanté. L'incrédulité & l'impiété nâquirent du déſir de ſatisfaire tous nos goûts, mais les maladies vinrent bientôt nous en punir.

Si les opinions religieuſes ſont utiles aux malades, elles ne ſont pas moins néceſſaires à tous ceux qui pratiquent l'art de guérir. Comment oſe-t-on confier ſa vie à un Médecin qui n'eſt pas ſincérement religieux ! Qui le retiendra dans ſes eſſais? Qui l'arrêtera dans ſon ignorance? Qui lui rendra chers les intérêts de ſon malade? Si ce n'eſt la religion; ſi ce n'eſt l'idée d'un Dieu qui l'obſerve dans toutes ſes démarches (*).

Il ſeroit inutile de m'étendre davantage ſur cette matiere. Puiſſent mes réflexions avoir tout le ſuccès que je m'en promets ! Je ne ſaurois mieux terminer cet article qu'en répétant, à ce

---

(*) Un Médecin religieux eſt utile aux pauvres, il les ſoulage de différentes manieres. Il ne leur dit pas avec barbarie, comme nos grands & grands Docteurs, d'aller *crever* à l'hôpital. Mais ces Meſſieurs trouvent mieux leur compte à dupper & médicamenter une Ducheſſe vaporeuſe qu'à ſecourir des miſérables. *Auri ſacra fames !* . . . . .

ſujet, les paroles du célébre J. J.[s] „ De combien „ de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la re„ ligion manque ? Quel ſentiment peut le con„ ſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime „ les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle „ voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel „ prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment „ doit-il enviſager la mort ? "



CHAPITRE V.

Médecine pratique.

Tout ce qui n'eſt qu'un pur réſultat de l'expérience, eſt très-reſpectable partout, principalement dans la Médecine.

ORACLES DE COS.

§. I. (*).

CETTE partie de la Médecine ne peut, & ne doit point être ſiſtématique, parce qu'elle eſt le réſultat de l'expérience de pluſieurs ſiécles. Il n'y a cependant que trop de guériſſeurs qui ne veulent pas s'en tenir à ce qui eſt connu; guidés par l'intérêt & l'eſprit de nouveauté, ils ont voulu faire des changements dans la matiere médicale, ils ont diſputé à de certaines ſubſtances, la vertu qu'il eſt prouvé qu'elles ont reçu de la

(*) Je diviſe ce chapitre en paragraphes, parce que j'y traite de diverſes matieres qui, ſans cette diviſion, auroient entrainé trop de confuſion.

Nature, pour vendre fort cher des drogues inutiles. La vérité, sans cesse replongée dans les ténébres, se fait pourtant jour de tems à autre; il y a quelques ames honnètes qui se font un devoir de l'accueillir & de la repandre.

Tout ce qu'on trouvera dans ce chapitre & le suivant, sur les remedes & sur leur administration, est ce qu'on peut avoir de plus vrai dans la Médecine pratique. On n'y verra point de recettes qui n'ayent eu des succès souvent répétés : quelques-unes paroîtront fort simples, elles n'en sont pas moins précieuses; car les vrais Médecins ont toujours préférés les remedes simples à ces composés, qui n'ont été inventés que pour tromper & ruiner les malades. Voilà ce que pensoit le célèbre *Lieutaud* à ce sujet, „ les „ remedes simples doivent toujours être préférés „ aux composés, les naturels à ceux que l'art a „ déguisés." *Hyppocrate* ne traitoit ses malades que par le régime. *Baglivi* crioit de son tems contre l'abus des médicaments, &c. &c.

On entend par remede, ou médicament, toute substance qui, appliquée soit intérieurement, soit extérieurement, a la propriété de changer l'état actuel d'un corps vivant, d'en chasser la maladie & d'y rappeller la santé. Des trois régnes, le *végétal* est celui qui fournit le plus de reme-

des à la Médecine ; on en tire auſſi du régne *animal* & du régne *mineral* ; les Alchimiſtes & les Chimiſtes ont mis ce dernier à contribution ; & tout en cherchant à faire de l'or, ils y ont trouvé des médicaments bien précieux.

Il ſeroit inutile d'avoir de bons remedes dans les mains, ſi l'on n'eſt pas en état de diſtinguer les circonſtances dans leſquelles ils ſont indiqués ; il eſt encore néceſſaire de ſavoir les adminiſtrer avec prudence : c'eſt pourquoi j'ai crû devoir donner, dans les chapitres précédents, un abrégé de théorie médicale.

Les remedes ne peuvent réuſſir, ſi le régime eſt négligé ; il eſt important de ne pas perdre ce point de vue. Une autre raiſon, qui fait qu'on ſe plaint ſouvent de l'efficacité & de la vertu de certains médicaments, c'eſt qu'on n'en continue point l'uſage aſſez longtems ; on s'en dégoûte, avant qu'ils ayent eu le tems de faire leur effet.

La Nature inſpire ſouvent le goût des remedes convenables à la maladie ; ce qu'un malade déſire fortement, ſon eſtomac le digére ordinairement, & quelques-unes de ces choſes ont quelquefois le plus heureux effet. Il eſt vrai qu'il ne faut pas toujours donner aveuglément tout ce que l'appétit demande ; mais on peut en général ac-

corder une petite quantité des chofes ardemment défirées. Partout la Nature demande ce qui lui eft néceffaire; dans les maladies du genre putride, les malades ont tous une averfion pour les viandes & les bouillons gras; ils demandent des citrons, des oranges, des grofeilles, &c.; c'eft en effet ce qui convient contre la putridité. Ces réflexions prouvent [comme le dit Mr. *Clerc*, dans *l'Hiftoire Naturelle de l'Homme malade*], qu'en fuivant les traces de la Nature, il eft difficile de s'égarer, & qu'en comparant entre eux les phénomènes qu'elle nous préfente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entiére à nos yeux.

Avant que de parler des remedes, avec lefquels on doit à mon avis combattre les maladies, j'ai penfé qu'il étoit néceffaire d'entrer dans quelques détails fur les remedes généraux, comme la *faignée*, les *vomitifs*, la *purgation*, &c. Je ne cacherai rien à cet égard, je dirai vrai fans exagérer les dangers. Puiffent mes réflexions, fur ce fujet, ramener parmi nous une Médecine plus naturelle & moins meurtriére !

§. II.

Réflexions Philofophiques & médicales fur la faignée.

Il s'eft élevé beaucoup de conteftations parmi les docteurs de tous les pays & de tous les tems,

ſur l'uſage de la ſaignée : quelques Médecins proſcrivirent ce remede comme nuiſible, & n'ayant jamais la vertu d'évacuer l'humeur morbifique : d'autres regarderent la ſaignée comme un remede à tous maux, ils n'entroient chez un malade que pour y faire répandre le ſang; c'eſt encore la pratique de quelques-uns de ces Médecins de campagne qui ſaignent à tort & à travers.

Les intrépides défenſeurs de la ſaignée appuyent l'utilité de ce remede ſur l'origine qu'ils lui attribuent : voici comme ils prouvent que cette opération eſt dans la Nature. Ils diſent que c'eſt le cheval marin qui a enſeigné à l'homme l'uſage d'ouvrir les veines pour rétablir la ſanté ; cet animal va, ſelon eux, dans les endroits où il y a quantité de roſeaux contre leſquels il ſe frotte juſqu'à ce qu'il aye fait ſortir du ſang ; il referme enſuite les ouvertures en ſe roulant dans la boue (*). Il eſt inutile de diſcuter ſur le mé-

(*) On lit pluſieurs inepties de ce genre dans beaucoup d'ouvrages, & principalement dans le *Traité des Signatures*, ou *Vraie & vive Anatomie du grand & petit Monde*; on aſſure dans ce dernier écrit que ce ſont les chiens qui ont donné l'idée du vomitif, & que ce ſont les ſinges qui ont donné la connoiſſance du pouls.

rite d'une telle aſſertion, & ſur les concluſions que doit en tirer tout homme raiſonnable. A ſuppoſer que la Nature ait indiqué ce remede aux chevaux marins, à ſuppoſer qu'ils en uſent avec ſuccès ; cela prouve-t-il que la Nature, ſi différente dans ſes productions, indique une même reſſource à l'homme malade qui eſt conſtitué tout autrement, & qui eſt élevé tout autrement que le cheval marin ?

Sans répéter tout ce qu'on a dit pour & contre la ſaignée, je me contenterai de faire voir qu'il y a une infinité de cas, dans leſquels elle eſt nuiſible & même mortelle. Il y a, dit Mr. *Clerc*, [le même que j'ai cité plus haut], ſix cas particuliers dans leſquels la ſaignée emporte ſouvent le malade. 1°. L'*apoplexie ſéreuſe*, dans laquelle elle eſt mortelle. 2°. L'*aſſoupiſſement* avec délire obſcur, ou *l'apoplexie lactée* des femmes en couches. 3°. La *péripneumonie* ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aiſément, quoique la fievre ſoit forte. 4°. Les maladies qui ſuivent la fréquence des plaiſirs de l'amour, particuliérement la *phtiſie dorſale* des nouveaux mariés. 5°. Toutes les maladies de *diſſolution*, & les épanchements ſéreux. 6°. Toutes les maladies exceſſivement putrides, telles que les *fiévres putrides*, *malignes* ; le *ſcorbut* avancé,

&c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigeſtion. L'obſervation a toujours confirmé ce que dit Mr. *Clerc*, ſur les contre-indications de la ſaignée; tous les bons Médecins ſont d'accord ſur ce point. S'il eſt donc vrai que la ſaignée ſoit rarement indiquée, & qu'imprudemment adminiſtrée elle puiſſe donner la mort; que doit-on penſer d'un tel remede? Je ne parle pas des dangers qui ſont toujours attachés à cette opération; on peut chaque fois qu'on s'y ſoumet, perdre le bras & même la vie, par l'impéritie & l'inattention de l'Opérateur, comme par un mouvement involontaire fait par le bras du malade.

Après avoir peint, d'après le ſentiment des Médecins même, le danger de ce remede, il me reſte à faire voir dans quel cas il eſt contre-indiqué, ſuivant mon ſyſtême & ma théorie ſur les maladies. La ſaignée ne peut qu'être très-nuiſible dans les maladies que j'ai nommé *ex-abſorbées*, ainſi que dans les *nevrorganiques*; ce n'eſt pas, dans ces circonſtances, le ſang qui péche par ſa quantité; cette opération ne pourroit être faite que dans quelques-unes des maladies qui appartiennent à la troiſieme claſſe. Voyez à ce ſujet le chapitre deuxieme. Je me ſers des *ſang-ſues* plutôt que de la ſaignée, dans les cas où

il faut tirer du ſang: on le verra dans le paragraphe ſuivant.

§. III.

Des ſang-ſues, & des avantages qu'on en retire dans quelques maladies.

Tout le monde connoît ces inſectes aquatiques, qu'on appelle *ſang-ſues*; on ſait comment & ſur quelle partie on les applique; il ſeroit donc inutile de répéter dans ce traité ce qu'on trouve dans tous les livres de chirurgie. Je me propoſe ſeulement de parler des grands avantages que l'on peut, dans certains cas, retirer de l'application des ſang-ſues.

Ce remede l'emporte ſur l'opération de la ſaignée, en ce que les ſangſues tirent le ſang dans une proportion plus graduée qu'une lancette; de plus, elles peuvent s'appliquer très-près de la partie affectée, par conſéquent elles ſoulagent en général plus promptement le malade. Les ſang-ſues ne ſont cependant pas un remede qu'on doive adminiſtrer ſans prudence, il peut faire beaucoup de mal ſi l'on n'en a pas beſoin: car on ne ſauroit trop faire de réflexions, avant que de ſe laiſſer tirer du ſang de quelque maniere que ce ſoit.

Les ſang-ſues ſeroient nuiſibles dans les mala-

dies que j'ai rangé, ſuivant mon ſyſtême, dans la premiere & ſeconde claſſe, & que j'ai nommé *ex-abſorbées*, & *nevrorganiques*; elles ſont utiles dans quelques-unes de celles que j'appelle *conſtitutionnelles* ou maladies de la troiſieme claſſe, parce qu'elles naiſſent ſouvent d'une trop grande quantité de ſang. Par exemple, une femme, qui eſt ſur ſon retour, doit par intervalle ſe faire appliquer les ſang-ſues pour ſe ſouſtraire aux accidents qui ne ſuivent que trop le terme auquel s'arrêtent les menſtrues.

Dans ma pratique, je ſubſtitue, malgré l'opinion de tout ce qui m'entoure, l'application des ſang-ſues à l'opération de la ſaignée : je ne ſuis pas ſanguinaire : j'aſſure que mes malades s'en trouvent bien. Puiſſe cette manie, de lire l'avenir dans une poëlette de ſang, ne plus trouver de partiſans !

§. IV.

De la ventouſe & de ſon utilité.

Cette opération tire ſon nom de l'inſtrument dont on ſe ſert pour la faire. La ventouſe eſt un vaſe de verre dont l'entrée eſt plus étroite que le fond : dans le beſoin on ſe ſert même des verres à boire. On l'applique ſur la peau, pour attirer avec violence les humeurs du dedans au dehors : pour

cet effet, on ajuste, sur une carte coupée, de la grandeur de l'ouverture de la ventouse, deux bouts de petites bougies, on la pose sur la partie, & on applique la ventouse, ensorte que les bougies allumées s'y trouvent renfermées. Alors les parties, sur lesquelles la ventouse est posée, se gonflent ; la peau s'élève & forme une vessie ; si l'on finit là l'opération, on appelle cette ventouse *séche* : il est des cas où elle suffit, comme lorsqu'on veut attirer les humeurs, sans qu'il soit besoin de leur donner issue.

Le plus souvent on fait des incisions sur la vessie avec une lancette ; on applique de nouveau la ventouse, avec les mêmes attentions, & elle attire abondamment le sang & les autres humeurs. Cette ventouse s'appelle *humide* ou *scarifiée*. Elle est plus utile que la saignée; car la douleur qu'elle cause, dissipe l'engourdissement des sens ; ce qui la rend très-importante dans l'apoplexie & autres maladies accompagnées d'assoupissement.

Quand la ventouse est indiquée, on doit se servir de la *séche* dans les maladies de la premiere & seconde classes. La ventouse *scarifiée* produit d'heureux effets dans quelques maladies de la troisieme classe.

§. V.

§ V.

Du moxa, & de ses heureux effets.

Le *moxa* est un duvet, ou une étouppe mollette de couleur cendrée, facile à enflammer, extrêmement célèbre au Japon & à la Chine par son antiquité & sa vertu. C'est le duvet d'une plante que les Japonnois appellent *moxa*, dès qu'elle est fanée. Cette plante est à-peu-près la même que notre *armoise*; le coton, dont ses feuilles sont revêtues, est ce qui sert pour l'opération; on peut également se servir du duvet que l'on trouve sur l'*absinthe*, le *chardon*, l'*artichaud*, &c. Ce duvet fournit un feu doux & moderé que le Médecin cherche dans la fin qu'il se propose.

Pour cette opération, on roule le *moxa* en forme de petite mèche de la grosseur d'une plume, elle doit avoir un pouce de hauteur, & doit être roulée de façon que la base soit fort large & puisse tenir sur la partie où elle doit être appliquée. Cette piramide, ainsi figurée, s'applique sur l'endroit désigné par le Médecin, en évitant soigneusement les nerfs & les vaisseaux un peu considérables. Ensuite on allume le *moxa* qui laisse d'abord exhaler une odeur agréable; tandis que le feu gagne insensiblement le pied de la piramide, une chaleur douce & temperée se fait

ſentir, & la partie échauffée s'enfle alors légérement; quelquefois on remplace une mèche par une autre, & cela ſucceſſivement juſqu'à ce que celui qui préſide à l'opération, le juge à propos.

Il eſt prouvé que le *moxa* eſt le remede de la goutte; on s'en ſert auſſi dans différentes douleurs & diverſes maladies. Quant aux goutteux, l'inſtant qu'il faut choiſir pour cette opération, eſt celui où la douleur commence à ſe faire ſentir dans l'articulation, & avant qu'une tumeur conſidérable faſſe trop d'obſtacle à l'évaporation de l'humeur morbifique. Le moment, où doit finir l'opération, paroît être celui où une odeur extrêmement infecte ſort tout-à-coup de la partie où l'on tient le *moxa* appliqué, c'eſt-à-dire ſur l'endroit de l'article où la douleur de la goutte ſe fait plus vivement ſentir. A peine eſt-il conſumé qu'il ſemble qu'Eſculape ait touché le mal de ſa main divine.

Cette brulure eſt fort peu de choſe; ſouvent elle ne laiſſe après elle qu'une tache cendrée ſur la peau. S'il ſurvient une petite cloche, on la coupe avec des ciſeaux, & on couvre la croute qui ſe fait par deſſus avec une feuille de *plantain* qu'on a eu ſoin d'amortir entre les mains.

Quelques-uns ſubſtituent, pour cette opéra-

tion, des mèches de cotton au duvet de l'armoise : j'ai vû par ma propre expérience que les mèches de cotton ne produisent pas d'aussi bons effets que les autres.

Ce remede est salutaire dans une infinité de circonstances, mais il y a peu de malades qui veuillent s'y soumettre ; on aime mieux courir le danger de s'empoisonner par des drogues qu'on avale, que de s'exposer à souffrir une petite douleur.

On ne se sert, parmi nous, du feu que pour guérir les chevaux malades : quelqu'assuré qu'on soit de l'effet de la brulure, on n'a point assez de courage pour s'en faire un remede. Nous avons l'exemple de plusieurs peuples qui ne se guérissent de certains maux que par des brulures ; nous les appellons barbares, parce qu'ils sont moins délicats & plus courageux que nous. Les habitans de l'isle de Java, quand ils ont une colique violente, s'en guérissent en se brulant la plante des pieds avec un fer chaud : s'ils ont un panaris au doigt, ils se le trempent dans l'eau bouillante à plusieurs reprises. On trouve dans les rélations quantité d'autres maladies que des Sauvages guérissent par la brulure.

Nous lisons, dans l'*Histoire de l'Académie de*

Paris 1708, les deux faits ſuivants qui prouvent l'efficacité des brulures dans pluſieurs cas. Une Dame avoit des maux de tète continus, avec de grands redoublements, accompagnés de nauſées & de vomiſſemens. Un ſoir qu'elle ſentoit un redoublement qui s'approchoit, elle ſe regarda dans un petit miroir de poche, & le feu d'une bougie qui étoit auprès d'elle, prit à ſa coëffure de nuit, qui étoit de toile épaiſſe. Elle ne s'en apperçut pas d'abord, & elle étoit ſeule; de ſorte que le feu lui brula tout le front & une partie du deſſus de la tète, avant qu'on put l'éteindre. Le Médecin, qu'on appella, traita la brulure à l'ordinaire: le grand accès qu'on attendoit, ne vint point, & depuis ce tems-là elle jouït d'une parfaite ſanté. Une autre femme, qui avoit les cuiſſes enflées & douloureuſes, trouvoit du ſoulagement à ſe les frotter devant le feu avec de l'eau-de-vie. Un ſoir le feu prit à cette eau-de-vie, & la brula aſſez légérement: elle mit quelque onguent ſur la brulure, & pendant la nuit toutes les eaux de ſes jambes & de ſes cuiſſes qui étoient gonflées, ſe vuiderent entiérement par les urines. Ces deux obſervations ſont plus que ſuffiſantes pour engager les Médecins & les malades à ne pas négliger l'application du feu dans différents cas où tous les emplâtres ſont inutiles.

§. V I.

Des cautères & des fétons.

On donne le nom de cautères aux ulcères artificiels que l'on fait pour procurer l'écoulement d'une matiere morbifique quelconque. On diftingue le cautère en *actuel* & *potentiel.* Le premier c'eft le feu lui-même ; j'ai fait fentir fon utilité dans le paragraphe précédent, il ne fera queftion dans celui-ci que du cautère potentiel.

Le cautère potentiel fe pratique avec les cauftiques qu'on tient plus ou moins de tems fur la partie où l'on veut établir l'écoulement. Les cauftiques, dont on fe fert, font la pierre à cautère, la pierre infernale, le beurre d'antimoine, &c.

Toutes les parties du corps ne font pas également propres à l'ouverture d'un cautère : le cou, les bras, les cuiffes, les jambes en font les fiéges les plus ordinaires. Il n'eft pas néceffaire de parler des précautions qu'on doit avoir, avant & après cette opération, ni de détailler la maniere de la faire; cela eft affez connu. Il me fuffira de dire qu'il ne faut jamais fe preffer de fermer un cautére, & qu'on ne doit point le faire inconfidérement.

Le cautére eſt le vrai préſervatif des maladies contagieuſes, & même de la peſte. Il eſt utile dans la plupart des maladies chroniques, &c. mais on devroit préférer le cautére actuel au potentiel, ſur-tout dans les cas où il faut une révulſion prompte & momentanée, comme dans l'apoplexie.

Le ſéton eſt un ulcère qu'on forme à la peau avec une aiguille, & que l'on entretient par le moyen d'une mèche, ou d'une bande étroite qu'on appelle auſſi *ſéton*, que l'on graiſſe d'un médicament ſuppuratif. Le ſéton & le cautère conviennent dans les mêmes cas; mais le ſéton ne s'applique guères qu'à la nuque.

§. VII.

Des Véſicatoires.

On entend par ce nom un remède externe qui a la propriété, au moyen des ſubſtances dont il eſt composé, de faire élever ſur la peau des ampoules ou des veſſies pleines de ſéroſité, & de procurer un écoulement aux humeurs qui auroient de la diſpoſition à ſe fixer. Ce remede eſt très-utile, mais on l'applique ordinairement trop tard; c'eſt ce qui fait qu'il perd beaucoup de ſon crédit.

Je ne ſais pourquoi l'on ne s'en tient pas,

le plus ſouvent, aux remedes extérieurs, puiſque l'on peut, par eux, obtenir tout ce que promettent les médicaments internes. On peut purger par l'application de certains topiques ſur le ventre; on feroit vomir par de ſeuls cataplaſmes ſur le creux de l'eſtomac; un emplâtre ſur le ventre ſuffit pour tuer les vers dans les inteſtins. Mais on ne ſe ſert pas de ces remèdes, parce qu'on peut mettre un plus haut prix à des élixirs, & des pilules.

§. VIII.

Des Purgatifs.

On appelle *purgatifs* les remèdes qui évacuent par les ſelles. Ces médicaments n'agiſſent qu'en irritant le ventricule & les inteſtins; on nétoye nos corps, comme l'on feroit d'une cheminée, ſans réfléchir, ſi l'on n'en endommage pas les parois.

La purgation eſt la ſelle à tout chevaux de la Faculté; un malade ſe plaint, on le purge; dit-il encore quelque choſe, on le purge de nouveau?

Les purgatifs ſont non-ſeulement dangereux par l'irritation qu'ils produiſent toujours dans la machine, ils le ſont encore par le riſque qu'on a à courir de l'inattention du Médecin & de

l'ignorance ou de l'étourderie de l'Apothicaire; car si l'on passe la dose, le malade meurt, ou languit le reste de sa vie. Mes réflexions, à cet égard, doivent suffire pour apprendre à mes semblables à se tenir sur leur garde. Les médecines tuent plus d'hommes que les maladies.

§. IX.

Des Vomitifs.

Ce sont des remedes qui, étant avalés, produisent une telle irritation dans l'estomac que son mouvement ordinaire est interrompu; on sent bientôt des nausées, une chaleur brulante dans le ventricule; le vomissement survient, le malade rend tout ce qu'il a dans l'estomac, ou bien il étouffe & meurt dans cette torture.

On choisit ordinairement ce médicament dans la classe des poisons, je laisse à penser si l'on peut l'administrer sans risque. Mais jusqu'où n'est pas allée la fureur médicale?

Dans un tems on inventa, pour faire vomir, des instruments qu'on appelloit *balays* de l'estomac; ils étoient composés d'une petite tige de baleine, à l'extrêmité de laquelle étoient de petits morceaux de linge ébarbés; d'autres étoient faits avec une tige de fil de fer ou de laiton flexible,

avec un petit faifceau de crin au bout: on en trouve la defcription dans plufieurs Auteurs (*). C'eft avec ces inftruments qu'on alloit fouiller dans l'eftomac des malades, pour en chaffer la matiere morbifique.

Si cette pratique étoit ignorante & ridicule, celle de nos vomitifs n'eft pas trop fage; je n'ai pas encore rencontré un feul cas dans ma pratique où je me fois vu obligé d'expofer la vie d'un malade par l'adminiftration du tartre émétique. Je trouve le moyen de faciliter les vomiffemens que procure la Nature, fans faire avaler des poifons.

§. X.

Des Lavements.

On donne le nom de lavement ou de *clyftere* à toutes les efpeces de médicaments liquides qu'on introduit dans le bas-ventre, par l'anus, avec une feringue. Ces remèdes font d'une très-grande importance; il n'y a point de maladies où l'on ne foit forcé d'y avoir recours. Un lavement fimple eft rarement capable de nuire, & il eft nombre de cas où il peut faire beaucoup de bien; même un lavement d'eau tiéde, en tenant lieu de fomentation aux inteftins, peut

(*) Voyez *Bartholin*, *Heifter*, &c.

être d'un très-grand avantage dans les inflammations de la vessie, du bas-ventre &c. Les lavements servent non-seulement à évacuer les matieres contenues dans les intestins, mais encore à introduire dans la circulation des remedes très-actifs ; on peut, par exemple, administrer des préparations mercurielles, de cette maniere, lorsque l'estomac ne peut pas s'en accommoder.

Il y a des substances, telle que la fumée du tabac, qu'on ne peut introduire dans les intestins, qu'à la maniere des lavements ; on se sert alors d'un soufflet auquel on adapte un bout propre à cet effet, ou de deux pipes allumées ; j'ai démontré l'utilité de ces lavements dans un petit ouvrage imprimé à Chambery (*).

L'usage des lavements ne se borne pas aux médicaments ; ils servent encore à introduire des aliments. On a vu des personnes, qui ne pouvoient avaler, être nourries pendant un tems considérable, par le secours des lavements composés d'aliments.

Quant à ceux qui n'ont pas de seringue ordinaire, voici un moyen bien simple d'y suppléer :

(*) *Des moyens de rappeller à la vie des personnes qui ont toutes les apparences de la mort.* Brochure de 32 pages.

je crois même que cette machine devroit être la ſeringue des voyageurs, parce qu'elle eſt moins peſante & moins embarraſſante, outre qu'elle n'eſt du tout point fragile. On aura une canulle de buis, ou d'ivoire, on y attachera une veſſie de cochon, avec un bouchon de liége enfilé & attaché avec un gros fil double, dont le bout ſorte de quatre ou cinq doigts; on y verſe le lavement, & on lie & attache le ſuperflu de la veſſie avec une ficelle, y faiſant trois ou quatre tours, & après avoir oint de ſuif ou d'huile le bout de la canulle, on l'introduit dans le fondement, & on preſſe la veſſie pleine avec une main, tandis qu'on en tient le bout de l'autre. L'uſage de ces veſſies eſt très-commode, & n'eſt expoſé à aucun accident.

§. XI.

Des Bains.

Il y a différentes eſpeces de bains, les uns ſont ſimples & naturels, tels ſont ceux qu'on prend à la riviére; les bains domeſtiques ſont ceux qu'on prend dans une baignoire. On appelle *bains compoſés* ceux qu'on prend dans une eau à laquelle on a ajouté quelques plantes émollientes ou autres, ſuivant le beſoin.

Il y a, de plus, des *bains de vapeurs*, & la

Médecine en retire de très-grands avantages; on expose tout le corps, ou seulement une partie malade à la vapeur de quelque liqueur très-chaude, soit simple, soit composée, c'est ce qu'on nomme *bain de vapeurs*.

Il y a plusieurs circonstances dans lesquelles on n'a besoin que du *demi-bain*; alors on ne baigne qu'une partie, comme les jambes jusqu'aux genoux, ou seulement le ventre & le siége.

L'usage du bain est indiqué dans différentes maladies (*); & tout le monde est d'accord que c'est un moyen curatif : les parties fines & subtiles de l'eau ramollissent les fibres nerveuses dont tout le corps est composé; elles s'insinuent dans les pores, delà dans les vaisseaux, où elles détrempent les humeurs trop épaisses; elles mouillent & rafraichissent les parties enflammées. Mais s'il est constant que la médecine curative retire tant de profit de l'usage des bains, pourquoi faut-il que les personnes saines négligent si fort cette partie de la médecine préservative ?

La magnificence des bains publics élevés chez

(*) Surtout dans celles que j'appelle *ex-absorbées*; il convient aussi dans quelques-unes de la seconde classe. Voyez ma théorie sur les maladies, chapitre second de cet ouvrage.

les Romains, l'ufage qui en étoit ordonné, tout concourt à prouver l'avantage qu'en retiroit le peuple le plus belliqueux de l'univers. Chez quelques nations, les ablutions, les bains, tiennent encore au culte religieux; outre que l'objet qu'elles leur attribuent eft la pureté intérieure, le but eft auffi la confervation de la fanté (*).

On doit prendre le bain longtems après le repas, c'eft-à-dire lorfque la digeftion eft faite; la moindre imprudence, à cet égard, donne lieu aux accidents les plus graves. Il n'eft pas moins important de ne pas fe jeter dans l'eau, lorfqu'on a chaud, & que le corps eft couvert de fueur; il périt, toutes les années & dans tous les pays, beaucoup de gens qui commettent cette imprudence.

(*) De toutes les évacuations, la *tranfpiration infenfible* étant celle qui s'altére le plus facilement, la propreté eft une chofe indifpenfable.



§. XII.

Des topiques ; & de la préférence qu'on doit leur donner sur les remedes internes (†), *même dans les maladies les plus graves.*

Le mot *topique* se dit particuliérement des remedes externes qu'on applique sur une partie quelconque ; tels sont les cataplasmes, les emplâtres, &c. Le mot *topique* est synonime avec celui d'application, ou *remede externe.*

On conçoit facilement qu'il seroit bien avantageux de pouvoir, par des topiques, remédier à toutes les maladies intérieures comme extérieures. Les malades en seroient moins épouvantés ; ils n'auroient pas ce dégoût qu'on a généralement pour les médecines ; alors les remedes feroient certainement plus d'effet, car ce qu'on prend avec répugnance produit toujours un effet contraire à celui qu'on en attend : quel est l'homme qui ne se fait pas violence pour avaler une

---

(†) Ce que j'avance dans ce paragraphe paroîtra un peu fort aux marchands de pilules, de bols, d'électuaires, de potions, de juleps, d'aposêmes, &c. &c. &c. Cependant je soutiens à ces Messieurs qu'on peut, dans les maladies internes les plus graves, se passer de leurs drogues, & s'en tenir à des topiques. J'espere prouver cette vérité dans ce paragraphe.

purgation, ou un vomitif ? Quel eſt l'enfant qu'il ne faille flatter, ou battre pour lui faire prendre une médecine ? Le grand avantage qui réſulteroit encore de l'uſage des topiques, c'eſt qu'on pourroit les ôter, dès qu'ils auroient agi ſuffiſamment; mais une fois qu'une doſe eſt priſe & deſcendue dans l'eſtomac, il faut en ſubir toute la torture; on a beau avaler des torrents d'eau chaude, on en eſt ſouvent incommodé pendant des ſemaines & des mois.

La ſupériorité des topiques, ſur les remedes internes, étant démontrée ; il me reſte à faire voir, ſi des applications extérieures peuvent agir ſur nos viſcères & ſur les humeurs qui y ſont contenues. L'anatomie nous apprend que la ſurface de notre corps eſt remplie de trous imperceptibles ; l'expérience prouve que le mercure adminiſtré en friction s'inſinue dans ces trous, qu'on appelle *pores*, & paſſe de là dans de plus gros vaiſſeaux qui le conduiſent enſuite dans tout l'intérieur de la machine. Cette ſeule obſervation ſuffit pour démontrer que la plupart des remedes n'ont pas beſoin d'être avalés, pour pouvoir corriger le vice des humeurs.

Si quelqu'un doutoit de la communication des pores qui ſont répandus ſur l'extérieur de nos corps, il n'auroit qu'à refléchir ſur quelques

maladies qui ſe gagnent ſeulement par le contact. Perſonne n'ignore qu'on attrape la galle, en touchant la main d'un galleux. On devient étique, en couchant avec les infortunés qui ſont atteints de cette funeſte maladie. Porteroit-on impunément les habits d'un peſtiferé ?

Le ravage que fait le venin de la vipère, la promptitude avec laquelle il arrête toutes les fonctions, ſont une preuve bien convaincante que les vaiſſeaux extérieurs communiquent avec ceux qui parcourent l'intérieur de nos corps. Celui qui eſt mordu à la jambe par un animal enragé, a bientôt la tête priſe. Ces phénomènes & pluſieurs autres m'ont engagé à chercher, dans des applications extérieures, des moyens capables de combattre les maladies, & de produire tous les effets qu'on attend des médicaments internes.

Ce ſyſtême paroît une erreur au premier coup-d'œil: cependant les Médecins n'ont jamais douté qu'il ne pût ſe mettre en pratique : ils en donnent ſouvent des preuves. On trouve dans toutes les *matieres médicales*, dans toutes les *pharmacopées*, des *emplâtres* pour purger les petits enfants ; on y voit des *cataplaſmes* pour faire mourir les vers; on y trouve, pour les perſonnes de tout âge, des *épithemes* pour poſer ſur les

régions

régions du cœur, de l'eſtomac, ou du foie ; on y lit des formules de *frontaux* tempérants, des *bonnets* céphaliques, &c. *Galien* lui-même, le ſecond prince de la Médecine, au lieu de donner l'opium dans les fiévres accompagnées d'inſomnies, faiſoit faire une forte décoction de fleurs de violette, de feuille de mirthe, de ſemences de laitues, de têtes de pavots, avec laquelle on lavoit les pieds, les jambes & les cuiſſes du malade, qui dormoit enſuite tout auſſi bien que s'il eût avalé les plus chers narcotiques.

Des obſervations répétées m'ont prouvé que, par des applications extérieures, aidées d'un régime propre à la nature de la maladie, on vient à bout de guérir auſſi ſurement que par l'adminiſtration des remèdes internes ; ce qu'il y a de certain c'eſt que cette pratique eſt ſans danger. Je compte non-ſeulement parmi les topiques, les cataplaſmes, les emplâtres, les fomentations, les liniments, mais encore les veſicatoires, les ventouſes, le moxa, les bains, les frictions, & même tout ce qui, tendant à rétablir la ſanté, peut être introduit dans nos corps, ſans qu'on le prenne par la bouche.

On ne ſauroit apporter aucune raiſon pour détruire mon opinion ſur les topiques, & leur utilité; cela devroit donc ſuffire pour déterminer

les malades à y avoir recours, plutôt qu'aux coupes empoisonnées que leur présente la main de la Pharmacie; mais il y a des hommes qu'il faut convaincre, ce n'est pas assez de les persuader. Analysons les médicaments internes, & voyons jusqu'à quel point on doit y ajouter foi.

Les remedes qu'on donne intérieurement, sont ou *altérants*, ou *évacuants*. Les premiers ne produisent aucun effet sensible, à ce que disent Messieurs les Docteurs; je le crois; car que peuvent faire une cueiller d'eau de fleurs de tilleul, quelques gouttes d'eau de mélisse, de syrop de framboises, & autres choses qu'on fait entrer dans des potions pour amuser le malade, & pour attendre ce que la Nature voudra faire pour ou contre le patient? Les remedes évacuants sont toute autre chose, ce sont vraiment des *ordonnances*, ou plutôt des *sentences* en terme *de Chambre criminelle*: ceux-ci produisent un effet *senti*; ils sont tellement à craindre que, quoiqu'ordonnés à petite dose, le Médecin leur associe toujours des correctifs dans son ordonnance: vous voyez dans une médecine, le sené, la rhubarbe, le jalap, la manne; demandez-en le pourquoi, on vous dira que, l'un n'étant pas si irritant que l'autre, cette association devient indispensable; je pense cependant qu'il vaudroit

mieux ne ſe ſervir que des plus doux, quitte pour en augmenter la doſe. Mais la Pharmacie a de fortes raiſons pour qu'une potion ſoit compoſée d'une foule d'ingrédients : ſelon les Apothicaires, le meilleur Médecin eſt celui qui *formule* longuement & ſouvent : a-t-on beſoin de faire ſuer, le talent du Médecin conſiſte à faire une mixture de tous les ſudorifiques ? Rien de ſimple, rien de naturel, & cela pour que tout ſoit fort cher.

Ce qui ne contribue pas le moins à mettre en vogue les remedes internes compoſés, c'eſt qu'il y a des Médecins qui ne rougiſſent pas de s'aſſocier avec des Apothicaires. Ces hommes vils ſont alors intéreſſés à preſcrire des potions chères & compliquées; le malade a, toutes les heures, un nouveau médicament à avaler : le matin c'eſt une potion, à neuf heures c'eſt un julep, à midi, c'eſt une cueillerée d'élixir, à quatre heures, c'eſt un verre d'apoſême, le ſoir ce ſont des pilules; enfin le jour & la nuit ſe paſſent à prendre de petites doſes de poiſon qui ne tue qu'à la longue, parce qu'on a encore la charité de beaucoup faire boire le malade.

Qu'on ne penſe pas que j'aie l'intention de bleſſer tel ou tel Médecin dans ce paragraphe, ni dans tout le cours de cet ouvrage : je n'attaque

perſonne. Je ſuis loin d'en vouloir à tous mes confreres; je n'ignore point qu'il y en a beaucoup qui n'oublient rien pour ſe rendre utiles; ce que j'en dis, n'eſt que pour avertir le lecteur de ſe tenir ſur ſes gardes, & de ne pas donner indifféremment ſa confiance. Nous n'avons rien de plus précieux que la ſanté; &, par une contradiction qu'on ne ſauroit expliquer, on n'eſt en général point délicat ſur le choix d'un Médecin: on ſuit le torrent; on prend le plus couru qui ne doit ſouvent ſa vogue qu'à ſon impudence & à de brillants ſots qui le prônent. Un Docteur qui a l'impertinence de dire du bien de lui, finit toujours par trouver des écho; des *j'ai guéri*, ſouvent répétés, finiſſent par paſſer en Public pour des guériſons réelles.

Après ce que j'ai dit des remedes externes & des internes, on doit s'attendre à ne trouver que fort peu de formules des derniers, dans le chapitre ſuivant. J'aurois peut-être dû n'indiquer que des topiques, puiſque cela ſeroit plus conforme à mon ſiſtème; mais, mon opinion n'étant pas encore générale, il a fallu me conformer à l'uſage: de plus, les médicaments, que j'ordonne intérieurement, ſont de nature à pouvoir être rangés parmi les aliments. Il faut une diéte aux malades, il leur faut des bouillons,

c'eſt ce qui compoſe les remedes internes que j'adminiſtre, ainſi qu'on le verra dans le chapitre ſuivant.

Je ne ſuis point l'inventeur de toutes les recettes que je vais publier ; ainſi je ne les vante pas par enthouſiaſme : j'ai ſeulement plusieurs expériences en leur faveur. Quelques-unes paroîtront futiles, & même tenir de la ſuperſtition ; mais il s'agit d'obſerver, & non de raiſonner.



CHAPITRE VI.

Secrets Divers. Manière de combattre différentes maladies.

Il est nécessaire que tous les hommes soyent instruits de la médecine.
HIPPOCRATE.

N°. 1. De l'Asthme.

CEUX qui ont des dispositions à devenir asthmatiques, & même qui le sont déja, prendront tous les matins dix grains de fleur de soufre & trois grains de benjoin en poudre, dans un œuf mollet.

Leur boisson ordinaire sera l'hydromel.

Ils porteront l'emplâtre suivant sur la poitrine : prenez de la gomme tacamahaque, une demi once, de la thérebentine de Venise, deux gros ; fondez-les ensemble ; ajoutez-y un gros de poudre de benjoin, autant de celle de storax ; un demi scrupule de safran ; huit gouttes d'huile d'anis ; six gouttes de celle de noix muscade ; mêlez le tout pour un emplâtre.

N°. 2. De l'avortement.

Pour prévenir les fauſſes couches, on appliquera ſur les reins, l'emplâtre ſuivant ; prenez du plomb rouge, une livre & demi ; de l'huile d'olives, deux livres ; du ſavon de Veniſe, quatre onces ; de la cire jaune, deux onces ; faites les bouillir & réduiſez-les en emplâtre ſuivant les règles de l'art.

N°. 3. Des Brulures.

On oindra deux fois le jour la partie brûlée avec la pommade ſuivante : faites de l'eau de chaux ; mettez-y de la bonne huile d'olive ; battez le tout avec une cueiller, juſqu'à-ce que l'huile ſe coagule en pommade ; ſéparez enſuite l'huile de l'eau & ſervez-vous en.

N°. 4. Des Coliques.

Pour appaiſer les douleurs de colique, il n'y a rien de mieux que les lavements émollients.

On peut auſſi tremper une éponge dans de l'eau de vie tiede, & l'appliquer ſur le nombril.

On prendra intérieurement une cuillerée d'eau des carmes, mêlée avec autant d'huile d'amandes douces & un peu de ſucre.

N°. 5. *Des Contusions.*

La *persicaire* étant mise fraîchement pilée sur les contusions, les guérit dans peu de tems.

N°. 6. *Des Convulsions des Enfants.*

Je ne parle ici que des convulsions qui tourmentent les petits enfants, à l'époque de la dentition.

On prend de la racine de lierre qu'on coupe & qu'on arrondit comme de gros grains de chapelet ; on les enfile avec un gros fil & on les met au cou des enfants, jusqu'à-ce qu'ils ayent fait toutes leurs dents.

Les convulsions de ces petits innocents sont quelquefois l'effet des vers ; on en trouve le remède dans le numero où je parle des médicaments vermifuges.

N°. 7. *Des Dartres.*

Il n'y a rien de plus efficace pour cette maladie que la bière dépurative dont voici la composition.

Prenez de la racine de patience sauvage, huit onces ; d'enula campana, quatre onces ; du santal jaune, des bayes de genevrier, deux onces de chaque ; des feuilles de scabieuse, huit poignées ; d'hépatique, quatre poignées ; du sené, quatre

onces; de la rhubarbe, une once; de l'antimoine broyé, lié à part dans un morceau de linge, demi livre. Mettez le tout dans un ſachet que vous ſuſpendrez dans un vaiſſeau où vous aurez mis ſeize bouteilles de bière [pinte de Paris], vous ajouterez une livre de ſuc de fumetterre, & vous pourrez en uſer vingt-quatre heures après. La doſe eſt d'une demi bouteille, jusqu'à une bouteille par jour, ſuivant le tempérament.

Cette biere agit efficacement dans toutes les maladies de la peau.

Nº. 8. *Des Maux de Dents.*

On ſe gargariſera avec la lotion ſuivante, mais il faut ſe garder d'en avaler.

Prenez de racines de pirethre, demi once; de tormentille, trois gros; concaſſez ces racines, faites leur prendre un bouillon dans une chopine de vinaigre rouge: en retirant le vaiſſeau du feu [& ce vaiſſeau ſera de terre], on jettera dans la liqueur un gros d'opium coupé par petits morceaux, & un gros de camphre qu'on aura pilé avec trois gros de ſemence de juſquiame; on laiſſera infuſer arriere du feu, & le vaiſſeau couvert, pendant l'eſpace d'une heure; on paſſera le tout à travers un linge fin ſans exprimer, on

tirera la liqueur au clair ; l'ufage de cette lotion eft une cuillerée à bouche qu'on fait tiédir & dont on fe gargarife, avec la précaution que j'ai dit ci-deffus.

N°. 9. *Des Ecrouelles.*

On fera fa boiffon ordinaire, de la biere fuivante.

Prenez de la falfepareille, du guayac, fix onces de chaque ; de l'écorce de noyer, de la racine de fcrophulaire, trois onces de chaque ; de l'herbe à robert, trois poignées ; des raifins mondés de leur pepin, des cloportes, une livre de chaque ; mettez les dans un fachet ; faites les bouillir dans vingt bouteilles de biere ; retirez-la après un bouillon ; confervez-la pour l'ufage.

Pendant qu'on ufera de cette boiffon, on appliquera fur les tumeurs fcrophuleufes des feuilles de plantain à feuilles larges, qu'on change matin & foir ; cette efpece de plantain eft celle qu'on nomme en latin, *plantago latifolia finuata*, *plantago feptinervia off.*

Pline attribuoit de grandes vertus à cette plante ; l. 25, ch. 8, & l. 26, ch. 5.

Diofcoride appuye le fentiment de Pline.

Mr. *Le Camus*, Médecin de Paris, a fait plu-

ſieurs expériences qui conſtatent l'efficacité de cette plante dans les maladies ſcrophuleuſes; il cite des obſervations ſurprenantes; voyez ſa *médecine pratique :* ce médecin dit avoir guéri des écrouelles par la ſeule application du plantain; & ſans avoir fait prendre au malade, de remèdes internes.

N°. 10. Des Engelures.

On frottera les engelures qui ne ſuppurent pas avec le liniment ſuivant; prenez du cerat, une once; de l'alkali volatil fluor, un gros; mêlez.

N°. 11. De l'Epilepſie.

Pour guérir cette maladie, on uſera pendant vingt ou trente jours, du remède ſuivant; prenez des feuilles d'hypéricon & des fleurs de germandrée, mettez-les en poudre fine, & conſervez-les dans une bouteille bien bouchée. Prenez de l'armoiſe, les plus groſſes tiges & les branches, faites les brûler; étouffez-les pour en avoir le charbon, que vous mettrez en poudre & conſerverez dans une autre bouteille; prenez deux jaunes d'œufs frais, mèlez-les avec une demi cuillerée de la premiere poudre & une pincée du charbon d'armoiſe; faites cuire ce mèlange; donnez-

le à manger au malade le matin à jeun & le foir en fe couchant ; il faut s'abftenir de vin, de biere, de laitage, de falé, de fruits & de falade.

Dans le tems qu'on ufera de ce remède, on fe frottera tous les matins à fon lever les jambes & la plante des pieds avec quelques gouttes du liniment fuivant; prenez un gros de beaume du Perou, de l'huile de fauge, de romarin, de noix mufcade, dix gouttes de chaque; quinze grains de camphre; mêlez-les tous enfemble.

N°. 12. Des Fiévres.

On guérit les fiévres intermittentes en ufant du remede fuivant: prenez de l'alun & de la canelle en poudre dix grains de chaque, toutes les deux heures.

La poudre fuivante eft efficace dans les fiévres qui ne font pas intermittentes : prenez de l'antimoine crud; calcinez-le avec une huile animale pendant deux heures ; verfez le enfuite dans un creufet où il y ait du nitre en fufion ; tenez ces fubftances fur le feu pendant quelque tems ; puis retirez du feu ; employez plufieurs lotions pour emporter les fels de ce compofé. Prenez auffi du mercure; diftillez-le trois fois fur de l'antimoine crud; enfuite faites le diffoudre dans l'efprit de nitre ; & après avoir fait évaporer le fluide, calcinez

cette masse séche dans un creuset jusqu'à ce qu'elle soit devenue jaune. Le mélange de ces préparations forme la poudre antifébrifuge qu'on prendra trois fois par jour, en commençant par quatre grains en bol; on augmente peu à peu la dôse jusqu'à dix grains.

L'expérience a souvent prouvé que de certains topiques guérissent des fiévres qui ont resisté à tous les autres remedes; il ne faut donc pas en négliger l'application.

Le cataplasme suivant est d'une grande utilité dans les fiévres, lorsque la tête est attaquée & qu'il y a délire: prenez de la rue verte, une poignée; du savon noir & du sel commun une once de chacun; des harangs salés séparés de leurs artêtes, de l'onguent d'althéa, une once & demi; du fort vinaigre autant qu'il en faudra pour donner au mêlange la consistance d'une bouillie. On applique ce cataplasme aux pieds, & on le change toutes les six heures.

On a vu des fiévres se dissiper par de certaines applications qui paroissent fort ridicules à ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils peuvent analiser: j'en ai été plus d'une fois le témoin. Je dois cependant ne donner aucune recette de ce genre; peut-être pourrai-je un jour m'étendre sur cette

matiere, & ne pas être forcé de ne parler qu'à demi-mot.

Des ſachets remplis de quinquina, & portés ſur l'eſtomac, guériſſent la fiévre. Je ne parle que de cette amulette, parce que ſon compoſé eſt reconnu pour fébrifuge.

N°. 13. *Des fleurs blanches.*

Voici la méthode dont je me ſuis toujours ſervi pour combattre les fleurs blanches, & le ſuccès n'a jamais trompé mes eſpérances. Je fais prendre, tous les ſoirs en ſe mettant au lit, une cuillerée de décoction d'ipecacuana que l'on continue pendant deux ou trois mois. On fait cette décoction, en mettant bouillir une demi once de cette racine groſſiérement pulvériſée dans une pinte d'eau, durant vingt ou trente minutes.

La boiſſon, que la malade prend pendant tout le jour, eſt une légere infuſion de petite ſauge dont on uſe en maniere de thé. Cette infuſion a même réuſſi ſeule dans pluſieurs cas : je ne crains point d'avancer que la ſauge eſt le ſpécifique des fleurs blanches; j'en appelle à l'expérience.

Pour ne remédier aux fleurs blanches que par des applications extérieures, on ſe ſervira du topique ſuivant; prenez de l'huile eſſentielle d'ab-

ſinthe, deux ou trois gouttes ; mettez-les ſur le creux de l'eſtomac, & frottez légérement avec le doigt. On répétera cette onction trois ou quatre fois par jour.

N°. 14. *Du Goëtre.*

Les goëtreux porteront un collier fait de la maniere ſuivante : prenez ſel marin, ſel ammoniac, éponge préparée ; enfermez cela dans un linge pour faire un collier dont on recouvre la partie extérieure avec un taffetas noir. Il faut renouveller ce collier tous les quinze jours.

La boiſſon ordinaire des goëtreux ſera une décoction de racine de chardon. Ils pourront la mélanger avec du vin à leurs repas.

N°. 15. *De la Goutte.*

Voyez, pour cette maladie, ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, en parlant du *moxa* & de ſes effets.

N°. 16. *De l'Hydropiſie.*

Il faut prendre une poignée de guy d'aubépin, deſquels on ôtera les grains gluants ; une pinte de vin blanc ; dix ou douze clous de girofle ; autant de canelle & autant de ſucre ; mettez le tout

dans un pot de terre bien verniſſé, que l'on aura ſoin de bien couvrir, enſorte que rien ne puiſſe s'exhâler pendant une nuit que l'on mettra le dit pot ſur la braiſe. Le malade prendra un verre de cette boiſſon le matin à jeun, un autre verre une heure & demi après le diner, & un autre après le ſouper.

Cette boiſſon n'eſt point déſagréable ; elle a guéri des perſonnes en moins de quinze jours.

N°. 17. *De la Jauniſſe.*

Prenez le blanc d'un œuf, le plus frais poſſible, battez-le juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en neige ; ajoutez-y trois cuillerées d'eau de plantain. On prend ce remède ſur le champ, le matin étant dans le lit, & l'on ne ſe léve que quelques heures après. On le réitére tous les matins juſqu'à ce que la jauniſſe ſoit paſſée, c'eſt communément au bout de ſept à huit jours.

Quant à la couleur jaune qui reſte aux yeux après la guériſon, on la fait diſſiper par la vapeur du vinaigre.

N°. 18. *De la Manie.*

On guérit à coup ſûr, les fols, en ſe conduiſant de cette maniere : on leur fait raſer la tête ; on

on y applique les feuilles pilées du chardon nommé *dipsacus silvestris*, *vulgò virga pastoris minor.* En même tems on leur trempe les pieds & les mains dans le vinaigre ; on les laisse dans cette situation une heure ou deux ; ils s'y endorment ordinairement, & quelques-uns sont guéris à leur reveil.

N°. 19. *De la Paralysie.*

On frottera les membres paralytiques avec le liniment suivant : prenez de l'onguent martiatum, deux onces ; de l'huile de savon, de celle de succin, trois gros de chaque ; de l'huile de romarin, un gros & demi ; de la poudre d'euphorbe, un scrupule. Mêlez, & gardez pour l'usage. On en verse quelques gouttes dans le creux de la main ; & l'on frotte jusqu'à ce qu'on en ait employé environ un gros chaque fois.

Le malade portera en même tems le cataplasme suivant, qu'on renouvellera toutes les quarante-huit heures ; on l'appliquera sur le côté, & on préférera celui de la partie affectée. Prenez de la farine de lin, six onces ; de celles de fenugrec & de cumin, une once & demi de chaque ; du miel, deux onces ; de l'huile de lin, une

ſuffiſante quantité pour donner de la conſiſtance au cataplaſme.

On joindra à l'adminiſtration de ces topiques l'uſage du vin ſuivant, dont on prendra un verre tous les matins à jeun. Prenez une livre d'iris de Florence en poudre; une demi livre de jalap auſſi en poudre; une once de rhubarbe concaſſée; trois livres de feuilles de romarin deſſeché & pulveriſé; deux onces de feuilles de ſené; mettez le tout dans une bouteille avec une pinte d'eau-de-vie [meſure de Paris]; laiſſez-la dans un lieu ſec pendant trois jours, ajoutez-y enſuite quatre bouteilles de vin blanc. Gardez cette liqueur bien bouchée.

N°. 20. De la Phthiſie.

Le malade ſe mettra à l'uſage du lait qu'il mélangera avec autant d'eau de chaux.

Il portera jour & nuit ſur la poitrine un morceau de toile apprettée, comme on le verra ci-après. On s'en couvrira la poitrine juſqu'au nombril; on l'aſſujettira avec des rubans; on ne le changera que lorſqu'il ſera uſé; alors on en remettra un nouveau; & de même juſqu'à parfaite guériſon.

Prenez du jus de véronique, de pulmonaire, d'hépatique, de mauve, de grande confoude, d'hipericon, de fanicle; de bugle, & de lierre terreftre, une livre de chaque, faites les bouillir enfemble & à petit feu; écumez-les; & lorfque la liqueur n'écumera plus, paffez-la par un linge; remettez-la fur un petit feu; ajoutez-y une livre d'huile de palme, demi livre d'huile d'amandes douces; & faites bouillir pendant un quart-d'heure, en remuant toujours avec une fpatule de bois: ajoutez-y enfuite demi livre de benjoin; autant de ftorax; une livre d'encens; une livre de fuif de mouton; un quart de livre de gingembre; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure en remuant toujours: ajoutez-y encore deux gros d'opium coupé par petits morceaux; & deux livres de cire: remuez bien le tout; & quand vous verrez que la matiere s'épaiffira, vous y tremperez des ferviettes ufées, que vous laifferez refroidir, & que vous envelopperez dans du panier pour les renfermer dans un lieu fec.

Quelque fimple que femble ce topique, il agit bien efficacément lorfqu'on le porte pendant quelque tems. L'expérience falutaire, qu'en feront ceux qui fe donneront la peine de l'effayer, con-

vaincra ſans doute un grand nombre d'incré-dules.

N°. 21. Des Plaies.

Lorſque les plaies ſont nouvelles, le baume du commandeur eſt le meilleur de tous les baumes, onguents & emplâtres qu'on puiſſe y appliquer : on en trouve toujours chez les Apothicaires.

N°. 22. De la Rage.

Les habitants d'une partie de l'Amérique, ayant été mordus par un animal enragé, appliquent avec ſuccès le topique ſuivant ſur la partie affligée : prenez de l'écorce de frêne blanc [*fraxinus excelſior L.*], faites-la bruler, reduiſez-la en poudre, puis mêlez-y du vinaigre fort pour en faire un topique plus ou moins grand, ſelon la morſure.

N°. 23. Du Rhume.

Il n'y a rien de mieux pour le rhume, ainſi que dans toutes ſortes de toux, que de prendre de l'eau de ſon, dans laquelle on aura ajouté un gros de ſel de nitre, par pinte; on la boira tiede,

avec une cuillerée de miel par verre; on ne mange rien d'âcre, de salé, ni d'échauffant.

N°. 24. *Du Rhumatisme.*

Prenez de la poudre de cantharides, demi-once; de l'esprit de vin camphré, quatre onces; mèlez, mettez en digestion, ensuite passez la teinture; frottez avec plusieurs gouttes, les parties attaquées de rhumatisme.

On retire de même de grands avantages de l'application suivante; prenez du chanvre, quantité suffisante, trempez-le dans de bonne eau de vie, saupoudrez-le d'encens passé au tamis, & couvrez-en la partie souffrante; on laisse cela sur la partie affectée, tant qu'il y adhére; & si après s'en être détaché, la douleur n'a pas cessé, on en applique un second qui enlevera sûrement le mal.

N°. 25. *De la Stérilité.*

Je ne parle point ici de la stérilité qui dépend des vices de conformation, parce qu'elle ne demande que la main du chirurgien, ou est absolument incurable.

La ſtérilité n'ayant point quelques vices de conformation pour cauſe, on uſera des remedes ſuivants; on fera une décoction d'écorce de chêne, on y mettra tremper des morceaux de fer dont on détachera le rouille qui s'y formera; on prendra matin & ſoir une pincée de cette poudre dans une cuillerée de bon vin vieux.

Pendant qu'on uſera de cette poudre, on ſe ſervira du liniment ſuivant, dont on oindra les reins & les lombes, le ſoir avant de ſe coucher; prenez du miel & de l'huile de noix muſcade une demi once de chaque; de pyrethre, du poivre noir & des cubebes, un quart d'once de chaque; du muſc, un demi ſcrupule; du baume du Pérou, un gros; & mêlez le tout.

Nº. 26. Du Tremblement des Membres.

Quand ce ſont les mains qui tremblent, on n'a qu'à ſe les laver trois ou quatre fois le jour dans la décoction ſuivante; prenez une pinte d'urine, d'une jeune perſonne ſaine; prenez autant d'eau où les forgerons éteignent leur fer; faites-y bouillir trois poignées d'armoiſe & autant de ſauge; on ſe ſert de cette herbe pour bien ſe frotter les mains & les poignets.

N°. 27. *Des Verrues.*

Il faut prendre des feuilles récentes de campanule lierrée, *campanula hæderacea L.*, les broyer & en frotter les verrues; on réitere ces frictions suivant l'opiniâtreté des verrues.

N°. 28. *Des Vertiges.*

Gliſſon, Profeſſeur en médecine dans l'univerſité de *Cambridge*, ayant été tourmenté de vertiges très-fâcheux pendant trois ſemaines, après avoir éprouvé ſans ſuccès pluſieurs remedes, ſe fit appliquer ſur la tête nouvellement raſée un cataplaſme composé de fleurs de ſoufre & de blancs d'œufs, dont il fut guéri.

N°. 29. *Des Vers.*

Pour purger & évacuer les vers [ſur-tout à l'égard des enfants], on appliquera ſur le ventre le cataplaſme ſuivant : prenez de la poudre d'aloës, une once; de la coloquinthe & de la myrrhe, trois gros de chacune; des feuilles de ſabine, de rue, d'abſinthe, de tanéſie, de noyer, deux gros de chacune; de l'huile de rue, deux onces; mêlez le tout, faites en un

emplâtre qu'on étend ſur de la peau pour appliquer ſur le ventre.

Ceux qui ne croient point à la vertu des topiques, prendront pendant trois ou quatre jours du ſuc de brou de noix, à la doſe d'une cuillerée le matin à jeun, mêlé dans un verre de vin blanc.

N°. 30. *Des Ulcères.*

Prenez de l'huile d'olive, trois livres; de cire jaune, d'eau roſe, demi livre de chaque, de bon vin rouge, trois chopines meſure de Paris; de ſantal rouge en poudre, deux onces. Mettez le tout dans une terrine de terre verniſſée; laiſſez bouillir demi heure, remuant toujours avec une ſpatule de bois; ajoutez une livre de thérébentine de Veniſe fine, incorporez le tout avec la ſpatule pendant une ou deux minutes; retirez le vaiſſeau du feu; & quand le baume ſera un peu refroidi, jettez y deux gros de camphre en poudre; mêlez bien avec la ſpatule; coulez enſuite à travers un linge, laiſſez repoſer juſqu'au lendemain. Lorſqu'il ſera figé, faites des inciſions dans le baume avec la ſpatule pour en retirer le liquide qui ſera au fond. Mettez enfin dans un pot de fayance pour le conſerver.

On frotte de ce baume la partie ulcerée, on la couvre enſuite d'un papier brouillard ſur lequel on en a étendu, on panſe le malade deux fois le jour, juſqu'à parfaite guériſon. Il n'y a point de remede qui vaille celui-là dans les ulcéres même gangreneux.

N°. 31. *Des Yeux.*

Il n'y a rien de mieux, pour faire promptement diſparoître les inflammations qui ſurviennent à cette partie, que l'eau ophtalmique ſuivante : prenez de l'eau roſe, ſix onces ; du vitriol blanc, un demi gros ; du ſucre de Saturne, un ſcrupule & demi ; du camphre broyé avec un peu d'amandes, un ſcrupule, mêlez. Arroſez en une compreſſe pour tenir ſur les yeux.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

